

## Le FFM, dernier bastion des cinéphiles?

André Lavoie

Volume 20, numéro 1, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (2002). Le FFM, dernier bastion des cinéphiles? *Ciné-Bulles*, 20(1), 2-3.

## Le FFM, dernier bastion des cinéphiles?

«En fait, la cinéphilie est moins connue parce qu'elle n'a plus le pouvoir comme il y a 40 ans. Elle reste assez peu liée à la critique, qui se laisse tirer l'oreille pour aller voir un film. Tel critique célèbre ne se déplace que si c'est pas trop loin de chez lui, ou si on lui paie le taxi, et si le film sort de façon sûre dans huit jours. Bazin et les autres, eux, se faisaient une joie de courir au diable vert voir un film précisément parce qu'il était en panne de sortie. Le critique passe plus aujourd'hui par l'école de journalisme que par la cinéphilie, laquelle se manifeste plus chez les apprentis-réalisateurs. Ceux-ci ne dépendent plus, comme autrefois, du passage presque obligatoire par le travail de critique. Leur fréquentation des salles laisse moins de traces immédiatement visibles.»

(MOULLET, Luc, «Confession impudique d'un vieux cinéophile», *Cahiers du cinéma*, n° 497, décembre 1995, p. 67)

«La cinéphilie des années 1990-2000, quant à elle, est horizontale, digitale et rhizomatique. Personne ne peut plus descendre de personne puisque tout est là. Cette nouvelle cinéphilie fonctionne un peu comme le montage virtuel: on y procède par coupes abstraites, on fait des tas d'essais de montage, on crée des alliances et, au fond, on ne voit plus que des fragments. Les séquences, les plans, les détails, les attitudes sont privilégiés sur le film lui-même, grâce à l'usage intensif de l'arrêt sur image, de l'accélération, ou tout simplement de la télécommande zappeuse. Les films perdent leurs racines, et même leurs auteurs, ils poussent comme des herbes folles [...].»

(JOUSSE, Thierry, «Les dandys du câble», *Cahiers du cinéma*, n° 470, juillet-août 1993, p. 42)

Serge Losique et Danièle Cauchard avaient peut-être le cœur à la fête mais pas la tête à ressasser des vieux souvenirs à l'occasion de la 25<sup>e</sup> édition du Festival des films du monde (FFM) de Montréal. C'est bien malgré eux que les journalistes ont dressé un bilan mi-figue mi-raisin de la plus importante manifestation cinématographique au Québec, tout à la fois la plus populaire, la plus décriée et la plus médiatisée (dans nos contrées, surtout). Au milieu du tumulte, visiblement blindés par les soupirs d'exaspération des critiques qui déplorent depuis tant d'années une programmation fourre-tout, et par l'absence de vedettes, voire d'invités intéressants, les festivaliers répondent à l'appel avec un enthousiasme ne se démentant jamais.

Cette fidélité ne manque pas d'étonner bien des observateurs étrangers ainsi que bon nombre de mes collègues pour qui le FFM représente, au mieux, une pénible et coûteuse visite chez le dentiste. On ne peut qu'applaudir à l'endurance de tous ceux qui se tiennent en rangs serrés dès 9 h le matin afin d'assister à la projection d'un film qui, autrement, passerait totalement inaperçu. Certains aiment bien y voir un amour démesuré du cinéma; qui ne connaît pas un festivalier prêt à consacrer une semaine de vacances pour traverser les corridors blafards du Parisien et subir l'incompétence des projectionnistes du Centre Eaton? Entre héroïsme ou inconscience, mon cœur balance...

Ils sont, chose certaine, d'une classe à part. Celle des cinéphiles? Sans doute, mais un glissement s'opère peu à peu. Ceux qui appartiennent à cette modeste communauté sont, il faut bien l'admettre, en voie d'extinction; depuis quelques années, ils cèdent la place aux «festivaliers». Horaire d'une main, agenda de l'autre, ils sont au diapason de la planète cinéma pendant 10 jours, prêts à affronter un nouveau banquet gargantuesque après celui dressé pour le jazz, la chanson francophone, la course automobile, la patate, et quoi encore!

Dans le paysage montréalais, les festivals de films deviennent même de puissants révélateurs des clivages sociaux et culturels (Cinémania, Image et Nation gaie et lesbienne ou les Rendez-vous du cinéma québécois attirent des clientèles différentes, qui ne se croisent guère d'un événement à l'autre), ou de générations (pas besoin d'un sociologue patenté pour comprendre que le FFM représente le bastion des baby-boomers et le Festival international nouveau Cinéma nouveaux Médias Montréal [FCMM], celui de leurs enfants...), qui viennent atomiser davantage un bassin de spectateurs restreint, et vivement sollicité par son téléviseur, quand ce n'est pas son ordinateur. C'est pourtant ce public, ou plutôt «ces» publics qui considèrent les festivals comme les derniers refuges, voire les ultimes retranchements, de la cinéphilie. Hors de ces surbooms de la pellicule en folie, point de salut pour l'esprit curieux qui veut prendre le pouls du cinéma mondial. Et s'ils venaient qu'à disparaître? «Éliminez demain les festivals de films et vous éliminez la plus importante tribune pour la majorité des cinéastes du monde. Dit autrement, vous éliminez la majorité des films du monde!»

Cette «tendance» à l'hégémonie des grands festivals entraîne toutefois des effets pervers. Et si c'étaient les festivals qui faisaient en sorte que de moins en moins de distributeurs acceptent d'acquiescer des films, disons, plus difficiles? Quand un «film de festival» (le genre existe bel et bien<sup>2</sup>) n'arrive pas

1. FALARDEAU, Philippe, «1258 festivals», *la Presse*, 23 août 2001.

2. «La seule peur que j'ai eue, c'était que quelqu'un d'autre le fasse (Cet amour-là de Joséé Dayan, sur les dernières années de la vie de Marguerite Duras) et la traite d'une façon irrespectueuse». En fait, lorsqu'un producteur l'a appelée pour lui proposer de faire un film d'art et essai à bon marché, qui passerait dans les festivals, Jeanne Moreau est sortie de ses gonds. Aussitôt, elle double le producteur en achetant elle-même les droits du livre, fait appel à une réalisatrice et trouve en moins de deux un producteur digne du projet.» BILODEAU, Martin, «Entrevue avec Jeanne Moreau: Moreau en Duras», *le Devoir*, 13 septembre 2001, p. B8.

à faire salle comble lors de ses deux ou trois projections, qui voudrait risquer sa chemise pour le diffuser à grande échelle? Et combien de ces chouchous des festivaliers et des jurys ne suscitent que peu d'échos par la suite? On a qu'à constater le peu de rayonnement du Grand Prix des Amériques, ici et à l'étranger, pour comprendre que les festivals ne constituent pas le passe-partout absolu pour une reconnaissance immédiate et durable.

De plus, il fallait être d'une touchante naïveté pour croire que les mégaplexes allaient devenir la planche de salut d'un véritable cinéma de qualité et que, par magie, plus d'écrans signifiaient d'office plus de films. Même les distributeurs ne semblent y avoir jamais cru: «Un type de cinéphiles se sent perdu dans les mégaplexes», dit Armand Lafond, directeur de la distribution chez Remstar. «Essayez de présenter un film de la cinéaste Agnès Varda au Paramount, au milieu de cette musique assourdissante... Tant que le Parisien demeure au poste, on continue d'acquérir des films à l'intention d'une clientèle plus exigeante. Mais un jour viendra où l'on achètera que des œuvres commerciales, faute d'endroits où diffuser les autres<sup>3</sup>.»

Qui peut imaginer une pareille situation? Est-ce que l'avenir du cinéma de qualité repose uniquement sur l'existence du Parisien ou l'hégémonie du FFM? Certains semblent vouloir le croire alors qu'apparaissent ou se consolident, à l'ombre des hideux et bruyants multiplexes, toutes sortes d'initiatives plus modestes, moins *glamour* de diffusion cinématographique qui connaissent des succès étonnants, auprès des cinéphiles comme des festivaliers.

Par ailleurs, leur enthousiasme, on le retrouve encore à Montréal et, n'en déplaise à certains distributeurs qui ne franchissent jamais les ponts, dans plusieurs villes du Québec. Des dizaines d'organismes, dont bon nombre d'événements cinématographiques à échelle humaine ou les salles membres de l'Association des cinémas parallèles du Québec réparties dans toutes les régions, attirent chaque année des milliers de spectateurs qui viennent découvrir tout un pan du cinéma que les grands réseaux de salles commerciales ignorent systématiquement.

Alors que l'union fait la force dans les différents coins du Québec, voilà que les Montréalais semblent également vouloir s'y mettre, si l'on en croit Claude Chamberlan, le grand manitou de l'autre festival important de la métropole, le FCMM. Lors de la réouverture du Cinéma du Parc, entièrement revampé et maintenant affilié au Complexe Ex-Centris, Chamberlan ne cachait pas son enthousiasme de voir le cinéma d'auteur reprendre la place qu'il mérite; avec les transformations prochaines au Dauphin (baptisé maintenant Cinéma Beaubien, en fait son nom d'origine), il parlait d'un «réseau de salles unique au Québec». C'est aller un peu vite en besogne (trois complexes à Montréal ne couvrent pas tout le Québec...) et rappelons que d'autres avant lui ont su se rallier derrière un projet rassembleur et user d'imagination pour ne pas que s'érode davantage la place fragile des cinématographies québécoise et étrangères.

Si les festivals ne constituent pas toujours le lieu idéal pour qu'un large public puisse découvrir des films parfois remarquables (quelques séances ne remplaceront jamais une sortie en bonne et due forme), ils sont là pour rester. À Montréal, ils demeurent solidement implantés dans le paysage culturel, certains comme des empires intouchables (le FFM est de ceux-là), tandis qu'ailleurs ils représentent parfois la seule fenêtre pour voir des œuvres de qualité qui ne sortent pas de l'usine Hollywood.

De manière à contenter à la fois l'avidité éphémère des festivaliers et la curiosité insatiable des cinéphiles, il faut que se matérialise ce fameux «festival à l'année» dont rêve Claude Chamberlan. Derrière la boutade, c'est le rêve de voir fleurir le cinéma d'auteur et l'éducation cinématographique en milieu scolaire dans des lieux propices à leur épanouissement, avec une diffusion plus large, le tout soutenu par des amants du cinéma prêts à maintenir la flamme 12 mois par année et pas seulement 10 jours. Faire en sorte que la curiosité qui se manifeste au FFM déborde le quadrilatère du centre-ville de Montréal pour devenir contagieuse à l'échelle provinciale. Les distributeurs et les exploitants prendront ainsi plus de risques et tous y trouveront leur compte: les festivaliers ET les cinéphiles. ■

«Le film en tant qu'objet d'art est en train de devenir ce que la poésie est sur les rayons de nos librairies: indispensable, incontournable mais hors du grand trafic, soupire Bernard Boucher, directeur général des opérations commerciales à la Société de développement des entreprises culturelles.» (TREMBLAY, Odile, «Septième art: quel avenir pour le cinéma?», *l'Actualité*, vol. 26 n° 1, janvier 2001, p. 68)

«Mais aujourd'hui la notion d'auteur est beaucoup moins sûre en termes de satisfaction immédiate. Le risque est évidemment plus grand. Cela veut dire aussi qu'aller au cinéma demande sans doute un autre type de démarche qu'autrefois. Ce n'est pas la même chose d'aller voir ce que Desplechin ou Blier font du cinéma, que d'aller voir un film parce qu'il est "à effets spéciaux", ou que son intrigue est policière. Encore une fois le problème est de savoir si le public "d'auteurs" est suffisant pour permettre au cinéma de vivre. Ce n'est pas forcément un public élitiste; c'est un public qui a plus de références en la matière qu'avant. Cet avenir se pose plus, je crois, en ces termes sociologiques que purement esthétiques.» (AMIEL, Vincent, «Autour de la revue *Positif*, le cinéma et la cinéphilie», *Esprit*, n° 10, 10 octobre 1996, p. 146)

3. TREMBLAY, Odile, «Septième art: quel avenir pour le cinéma?», *l'Actualité*, vol. 26 n° 1, janvier 2001, p. 68.